

« Pacific Standard Time » écrit l'histoire de l'art

A Los Angeles, une série d'expositions sans précédent révèle la place de la Californie dans l'avant-garde

Arts

Los Angeles
Envoyée spéciale

On sait comment New York a, selon la thèse de l'universitaire Serge Guilbaut, volé à Paris l'idée d'art moderne. On sait moins que Los Angeles fut, elle aussi, victime des exactions de la Grosse Pomme : car la lumineuse capitale du sud de la Californie est, pendant des décennies, restée dans l'ombre de sa rivale.

L'art américain ? Jusqu'à récemment, il s'est résumé à l'art new-yorkais. Il a fallu attendre les années 1990 pour que de tapageurs artistes comme Mike Kelley et Paul McCarthy attirent le regard sur L.A. Mais nombre de leurs prédécesseurs ont été oubliés : comme si l'art angelino avait poussé soudain, hors sol, à la fin du siècle dernier.

Lancée au début de l'automne (*Le Monde* du 18 novembre 2011), une magistrale opération intitulée « Pacific Standard Time » (PST) démontre combien ces pionniers méritent d'être redécouverts. A travers une soixantaine de musées, de San Diego à Pasadena, un énorme travail de mémoire a été effectué qui prouve que Los Angeles, de l'après-guerre au milieu des années 1980, était tout sauf un désert artistique. L'opération a été lancée par le Getty Museum. Il y a dix ans, chercheurs et artistes se sont émus de la perte de mémoire de la ville. Ils ont alors commencé à collecter des archives, recueillir la parole des artistes encore vivants, analyser les différentes tendances.

Aboutissement de leurs efforts, la ville se révèle à elle-même, en un autoportrait éclaté qui en dit long sur sa richesse sociologique, comme sur son sens de la liberté. Une passionnante exposition du LACMA évoque ainsi dans toute son inventivité le design local, permettant d'aller au-delà des icônes comme le couple Eames, quand San Diego se consacre au mouvement Light and Space. Mais surtout, « PST » permet mille redécouvertes, allant bien au-delà de personnalités très repérées comme John Baldessari ou Ed Ruscha. Pour

Ces artistes explorent dans les années 1960 et 1970 le langage, la performance, la pensée, plutôt que l'objet

excuser les historiens d'art négligents, il faut dire que les plasticiens qui avaient élu L.A. comme lointain foyer ne se sont illustrés ni dans l'expressionnisme abstrait, que chantait le théoricien Howard Greenberg ni même dans le pop art, tous ces mouvements qui ont fait de New York la place forte de l'art d'après-guerre.

Bénéficiant de peu d'infrastructures muséales, ce qui libère l'imagination, et partant de presque rien, si ce n'est de l'énergie d'Hollywood et des industries militaires, ils ont au contraire inventé un art profondément vernaculaire : il s'inspire autant des cultures des multiples communautés angelines que du contexte social, du climat et du paysage aussi sauvage qu'urbain. Aujourd'hui révélées, les voies alternatives qu'ils ont offertes à la cité autoroutière s'avèrent passionnantes. Vers la mi-janvier, un festival devrait donner encore un peu plus de corps à ces révélations, en réactivant notamment de nombreuses performances.

Particulièrement fulgurantes, les recherches conceptuelles déployées dans l'exposition du Orange County Museum of Art : à voir tous ces artistes qui explorè-

rent dans les années 1960 et 1970 le langage, la performance, la pensée plutôt que l'objet, on comprend d'où vient l'ironie superbe et la légèreté d'un Baldessari. Quant à l'exposition du Getty Museum, elle évoque avec brio les conversations artistiques des

Quand New York se préoccupe de formalisme, le réel s'engouffre violemment dans l'art de la Côte ouest

années 1950 à 1970. A commencer par le dialogue entre l'artisanat, très riche dans la région, et les matériaux utilisés par les industries de l'automobile et de l'aviation, qui donnent aux sculptures du mouvement minimaliste Fetish Finish leurs allures de lisse fusée. D'un côté, un mur d'argile bleue composé par John Mason, sculptant la céramique avec des œuvres de 400 kg. De l'autre, des formes carrossées par le spray ou moulées dans la résine, dont la transparence doit tant aux cieux de L.A.

L'exposition est portée aussi par le dialogue très fécond des artistes avec l'héritage surréaliste : pendant la guerre, Man Ray fut angelino, et son compère Marcel Duchamp venait souvent le visiter, ainsi que ses immenses collectionneurs, les Arensberg. Installés à Los Angeles depuis les années 1920, ces derniers ont ouvert leur porte à plusieurs générations d'artistes, à qui ils révélèrent les trois versions du *Nu descendant l'escalier* de Duchamp, et autres épigones du surréalisme.

L'effet fut considérable : on peut le voir dans les premières œuvres du très grand Edward Kienholz, comme ce champignon nucléaire créé en pleine crise cubaine avec des poupées de porcelaine et un bout de bois trouvé. Influencé surréaliste aussi chez Wallace Bermann : dans son fanzine *Semina*, ce poète-plasticien mettait en scène son inspiration kabbalistique avant de l'envoyer par la poste à de hasardeux destinataires ; il est aussi l'auteur d'« assemblages », collages d'objets trouvés qui devinrent une des spécificités de l'art californien, mêlant dans *Papa's Got a Brand New Bag* les images de Muhammad Ali et des Rolling Stones, sur un air de James Brown.

C'est ainsi : quand les artistes new-yorkais se préoccupent avant tout de formalisme, le réel s'engouffre violemment dans l'art de la Côte ouest. Les émeutes du quartier noir de Watts, en 1965, sont ainsi un moment de rupture pour nombre de ses artistes, alors que le combat des Civil Rights était bien plus discret à New York. En témoignent notamment les œuvres bouleversantes du plasticien afro-américain Noah Purifoy : à partir des débris des émeutes, il crée une soixantaine d'assemblages pleins de cendres et de rage. Pendant quatre ans, ils feront le tour des États-Unis, avant de se perdre. Celui que montre le Getty a été retrouvé récemment dans un placard de Las Vegas !

C'est l'un des grands mérites de « PST » : montrer comment les minorités ont permis à l'art angelino d'élargir son vocabulaire et de s'ouvrir des perspectives nouvelles. Dédiée aux artistes black, l'exposition du Hammer Museum en est une stupéfiante preuve, autour de la personnalité d'un artiste aujourd'hui très en vue, David Hammons. Quant au Fowler Museum, c'est à l'art chicano qu'il se consacre : notamment à l'expérience « Estrade Courts Murals ». En 1970, dans le quartier déshérité d'East L.A., la communauté mexicaine est bouleversée par la violente répression de la National Chica-

no Moratorium March, manifestation protestant contre le nombre de chicanos envoyés à la mort pendant la guerre du Vietnam.

Emmenés par l'artiste Charles « Gato » Felix, des centaines de jeunes s'emparent alors d'un très long mur pour y dessiner leur ressentiment. Agressions policières, discriminations, morts violentes, détresse sociale : la communauté s'offre le long-métrage de son imaginaire. Le collectif de plasticiens Asco est au centre du processus : il organise notamment en plein carrefour autoroutier un dîner inspiré du Jour des morts mexicains, investissant l'espace public quand les institutions culturelles lui dénie le droit d'exposer. En 1972, ils taguèrent le LACMA pour protester contre leur exclusion de la scène artistique. En cet hiver 2011, le musée leur offre leur première rétrospective. Une belle revanche pour tous les anges déchus de L.A., aujourd'hui exposés en majesté. ■

EMMANUELLE LEQUEUX



« The Great Wall of Los Angeles, Work in Progress » (1980), Judith F. Baca. SPARC

ZADIG FILMS présente

“UN FILM D'UNE SIMPLICITÉ, D'UNE FORCE, ET D'UNE FOI EN L'HUMANITÉ À COUPER LE SOUFFLE.” *Le Monde*

“BOULEVERSAANT” *Télérama*

★★★★ *Première*

“SUBLIME”

★★★★ *Studio Ciné Live*

Appellez LOUISE WIMMER

CORINNE MASIERO un film de **CYRIL MENNEGUN**

LOUISE WIMMER

AU CINÉMA LE 4 JANVIER

Retrouvez le film sur **facebook** : [facebook.com/LWLeFilm](https://www.facebook.com/LWLeFilm)

Le Monde | LE CINÉMA EN SALLES SUR **CANALPLUS.FR** | **Causette** | **arte** | **Télérama** | **le mouf** | **HAÛT CŒUR**